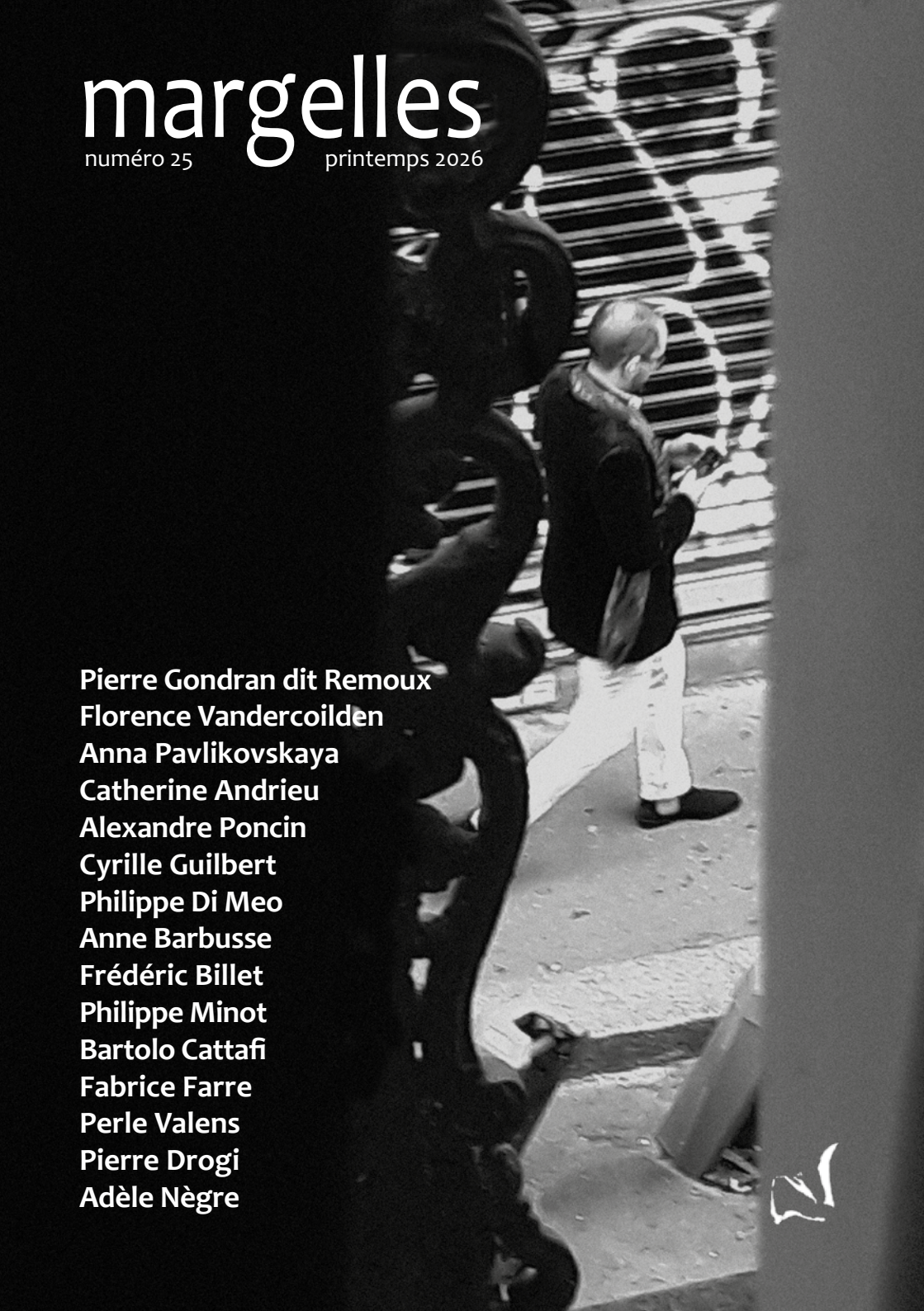


margelles



numéro 25

printemps 2026

Pierre Gondran dit Remoux

Florence Vandercoilden

Anna Pavlikovskaya

Catherine Andrieu

Alexandre Poncin

Cyrille Guilbert

Philippe Di Meo

Anne Barbusse

Frédéric Billet

Philippe Minot

Bartolo Cattafi

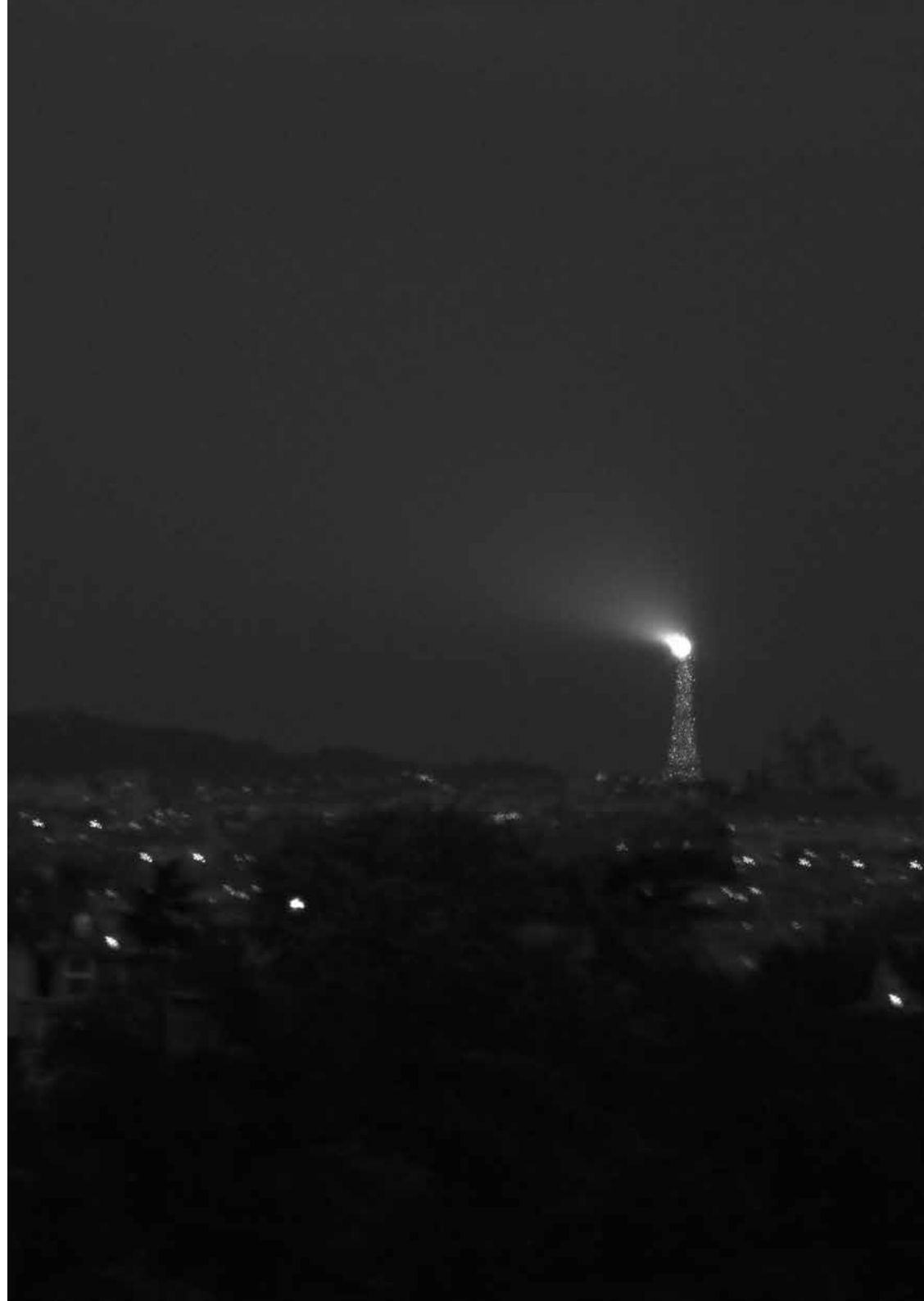
Fabrice Farre

Perle Valens

Pierre Drogi

Adèle Nègre





Éditorial

Ce n'est pas encore tout à fait l'été, mais déjà, les stridulations – ici des grillons, là-bas des cigales – scient l'air tiède, annonçant l'élévation du mercure dans le fin tube en verre fixé sur une planchette de bois clair suspendue sous l'auvent de la terrasse, préludant aux accouplements. La lumière danse sur les marches en pierre qui descendent vers le puits perdu. Dans les herbes déjà hautes, l'eau du ruisseau clapote au fond de la combe, les ombres s'étirent sur les façades, une brise légère pousse de petits nuages qui caressent la cime des arbres. De loin en loin, on entend des jappements qui répondent aux ronflements des machines agricoles.

Au crépuscule, depuis le haut du plateau, se distingue, tout proche de la rive droite du fleuve, un coude de l'autoroute où glissent les feux des véhicules. Sur la crête opposée, les lanternes des grandes hélices alignées qui brassent l'air clignotent dans un battement cardiaque. Le ciel infuse lentement en camaïeu d'indigo. Le mur effondré de l'ancienne bergerie, enfoui sous un manteau de lierre, prend des allures grotesques. La sente qui contourne le calvaire du promontoire plonge abruptement entre les ronciers, laissant plus bas, aux abords de la forêt, la place aux fougères. Bientôt, entêtants, planent les parfums de l'ail des ours et de la sauge sylvestre.

Dressée sur les bords du canal, se dresse la silhouette sombre de l'ancienne scierie ; entre les grumes et les piles de planches, les lignes d'acier des rails rouillés envahies d'herbe, témoignent d'une activité révolue. En aval, sur les berges, des hangars et des entrepôts dorment sous la vigilance des grues. Une péniche remonte vers la grande écluse qui ouvre sur le port fluvial où tremblent, sur l'eau huileuse, les lumières claironnantes de la ville. Sur les quais s'attardent quelques passants. Près d'un embarcadère, des enfants rêvent devant un navire au patronyme étrange de *La galère pétrifiée*. Le ventre de la cité-ogre gronde déjà, ouvrant ses multiples bouches pour avaler les citoyens pressés et insoucients, les digérer dans ses longs boyaux et les recracher plus loin.

Une jeune femme, penchée à la margelle de sa fenêtre, observe avec amusement un chien qui poursuit un chat, lequel chasse un papillon en mal de pollen, tandis que, oublié sur un banc, un livre se laisse feuilleter par une brise légère. Deux merles moqueurs picorent les mots qui s'en échappent.

L. G.

Sommaire

Cyrille Guilbert / <i>Eau noire</i> [extraits]	p. 6
Pierre Drogi / <i>Les tempéraments</i> [extraits]	p. 14
Frédéric Billet / <i>Ce qu'on laisse derrière soi</i>	p. 26
Philippe Minot / <i>L'étrécissement des détroits</i>	p. 44
Perle Valens / <i>Les insignifiantes</i> [extraits]	p. 52
Bartolo Cattafi / <i>L'os, l'âme</i> [choix]	p. 66
Traduction de Philippe Di Meo	
Pierre Gondran dit Remoux / <i>Vestigium</i>	p. 74
Fabrice Farre / <i>Le fer dans le bois</i>	p. 90
Florence Vandercoilden / <i>Manger les animaux</i>	p. 98
Catherine Andrieu / <i>À la marge</i> [extraits]	p. 104
Alexandre Poncin / <i>UBAC</i>	p. 112
Anna Pavlikovskaya / <i>Sous Moscou</i>	p. 120
Anne Barbusse / <i>bateau laboure bleu</i> [extraits]	p. 136
Adèle Nègre / <i>Petite Beauté</i> [extraits]	p. 146
En partage / <i>fibres - en tressages continus</i>	p. 158
Les auteur.e.s	p. 160
Commandes & abonnements	p. 164

Crédits Photographiques

Adèle Nègre : p. 14-15, 24, 66-67, 146-147
Frédéric Billet : p. 26 à 43
Anna Pavlikovskaya : p. 120 à 135
Perle Valens : p. 52-53, 58, 60 à 65
Pierre Gondran dit Remoux : p. 74 à 89
Yohann Teyssier-Verger : p. 159
P. A. : 1^{ère} et 4^{ème} de couverture, p. 3, 4-5, 6-7, 44-45, 50, 90-91, 96, 98-99, 102, 104-105, 110, 112-113, 136-137, 158-159, 160-163, 164

Conception graphique et pilotage, Philippe Agostini
Éditorial, Louis Germain
Impression et façonnage de l'impression papier par Mon édition, Nîmes.



Cyrille Guilbert / *Eau noire* [extraits*]

Une voiture glisse dans le noir.

Les lumières sont rares en bord de route.
Le temps ne se laisse pas surprendre.
L'espace se condense en sphères lentement traversées.

Elle roule.
Je la laisse me porter.
Je la laisse devenir image sur le bitume lisse et gris, entre les lumières des lampadaires.
Je vois filer des façades, des rues plongées dans le noir.
Je vois l'arrière-cour d'un restaurant fermé où l'on jouait jadis un jazz somnolant tandis que des hommes concluaient des contrats, la moitié de leur visage plongée dans la nuit.

•

Elle roule lentement.
Je ne cherche pas à capturer le temps.
Je me laisse guider par une loi de flottaison dans la région d'un port fluvial.

Les épaules du conducteur ne frémissent pas.
La nuit est soyeuse à cette allure, je pourrais flatter son encolure.

Plus loin, des porte-conteneurs, des lampes éclairant leur ossature de monstres.

Le vent du fleuve frôle le métal en sifflant doux.
La zone d'ombre est pure.
Là se devine l'eau qui voyage au long cours.

Je distingue une silhouette, quelqu'un errant dans l'état second de celui qui cherche le sens de son désir. Attiré par la fluidité d'encre de l'eau, il marche dans son sommeil et au même instant il est là, assis dans le confort d'une voiture, observant la silhouette de quelqu'un qui marche.

Le vent du fleuve frôle le métal, le caoutchouc, le ciment.
Je le sens contre ma peau.
Un rapport de fiction s'établit avec ce qui défile de l'autre côté de la vitre.

Il existe des portes et des canaux.
Il existe des tunnels que quelques-uns cherchent toute leur vie.
Ils les cherchent avec l'obstination des chiens incorporés à la nuit.
Ils y mettent une sorte de folie douce.

La règle est celle de la dissolution.
Trouver le passage est une dissolution.

Mon visage s'approche de la vitre.
Dans le même instant le vent du fleuve frôle tout objet puis le glisse dans son fourreau de nuit.

L'appel n'est pas nostalgie mais désir.
C'est tout près, cela s'échappe comme la vision d'un abribus qui file et emporte avec lui la sphère d'un éclairage hors du temps.

•

L'eau bouge à peine.
En profondeur elle déploie ses ressources noires.
Je sais qu'elle sera toujours là.
Il sera possible encore de rouler sur la berge, de voir défiler les lueurs d'un blanc pâle.

Mon souffle laisse le témoignage d'une vie fragile sur la vitre.

Il est grisant de ne rien savoir dans le roulis d'un trajet de nuit.
Ainsi le détour du rêveur par une position nouvelle qui lui permet de se faufiler au cœur de la scène suivante.

Ainsi la vision de toute image qui revient sous une autre forme
par la grâce d'un nouvel éclairage.
Ainsi la dernière étoile vue avant son engloutissement dans
un feuillage envahi par la nuit.

•

Lumières rares.
Le vent du soir s'invite, vitre baissée.
Il donne l'avant-goût d'une nuit rendue à l'errance.
Il porte jusqu'ici l'odeur du métal, l'odeur un peu fade du
fleuve qui somnole en songeur de nuit.

Les épaules du chauffeur ne bougent pas.
Il fixe la route et son hypnose.
Je pourrais poser ma main sur sa nuque pour sentir le froid
de la peau, le froid de l'eau qui coule à quelques mètres d'ici.

C'est une lecture comme une autre.
C'est l'une des meilleures, quand les pages se suivent, quand
les héros des romans se dissolvent dans l'amnésie.

L'eau déploie ses ressources noires.
Les histoires qui s'oublient laissent toute sa place au retour
perpétuel du plaisir.

•

Avant-goût d'une nuit rendue à l'errance.
L'eau du fleuve en contrebas.
Et le fond sonore.
La sourdine.

J'ai d'abord cru à l'appel, à la possibilité d'un appel.
Je m'étais habitué à rester aux aguets de chaque signe de
bord de route.
Mais d'appel il n'y a pas.
Pas d'autre règle que celle de la dissolution.

Alors je me laisse embarquer.
Je vois la perspective d'une rue si profonde que la vision
tremble.

Les lois du jour tombent une à une sans faire de bruit.
Des voix s'invitent, me rejoignent, elles jouent dans le noir à
se montrer plus dangereuses qu'elles ne le sont.
Ou alors le danger bien réel se pavane tout près en félin qui
étire ses membres.

•

La voiture longe une péniche ornée de trois lumières.
Ses occupants dorment.
Ils remuent dans leur sommeil, ils rêvent de mondes où la
terre et l'eau se fondent.

La péniche bombe son dos.
Les dormeurs veillent sur une cargaison de nuits tandis que
la voiture passe, laissant derrière elle ces sommeils envasés.

Le fleuve guide les mains du chauffeur et son regard sous la
visière.

La masse du bateau s'encre de noir, disparaît de la mémoire.
Je devine qu'il y a d'autres fleuves.

Il y a d'autres dormeurs qui font glisser leurs doigts sur une surface d'encre.

Il y a d'autres veilleurs.

•

Roulement du moteur.

Un bruit qui me berce, qui contient plusieurs musiques, rythmes et torpeur combinés.

Se profile au loin l'édifice d'une usine en bord de fleuve.

C'est un géant qui ne dort pas.

À ses flancs, des nodules de blancheur, lumières frêles, agents d'une vie diurne, mais en cœur de nuit les lumières sont les servantes d'un autre monde, elles perdent leurs repères, elles ne l'emportent pas sur la nuit, elles se laissent avoir par une mélancolie d'assignées à l'attente.

Le fleuve dévide le flux d'une parole.

Cette parole ouvre sur un infini d'images.

J'en reste interdit, comme un enfant au seuil d'un rêve inattendu.

J'avance vers l'état léthal du passager qui s'en va docilement vers des pièges.

•

Le temps ne se laisse pas surprendre.

C'est un infini de corridors que je dois traverser sans hâte.

Après les tas de graviers d'une usine en ruine, je vois défiler des hommes qui se tiennent sur la berge.

Le même homme à chaque fois.

Il est debout face au fleuve.

Une légère accélération fait de lui une succession de pantins vêtus d'écharpes déchirées en un claquement de vent.

L'eau du fleuve couvre ses yeux d'un reflet blanc.

Des cadavres de téléphones jonchent le sol au pied de chacun de ces inconnus perdus dans la nuit.

Une voix me dit que le spectacle est intérieur.

Les calculs se perdent. Les biens ne furent jamais acquis.

La nuque du chauffeur est une falaise de craie.

L'allure du véhicule me serre dans un étau qui a la froideur d'un vent du soir.

[...]

* Extraits de "Eau noire" du manuscrit *Retour au songe*



Pierre Drogi / *Les tempéraments* [extraits]

tu tiens en main la mort filaire

tu tiens la mort à un fil
dans tes mains entre tes doigts
tu vises et c'est inévitable

3 feuilles , il en faut 3
pour aller chercher au fond du
sensible
ce qui répercute la lumière
tes sacs de feuilles hachées à terre
platane en tas
fleurant
la pipe
froide
reste de grêle
trouées quand on lève la tête
et voit du ciel

vivre ou ne pas vivre
en dystopie

 dans le tambour
on finit fatigué de l'humain (comme la satire fatigue aussi)

dans le même ciel vrombissent bourdonnent des machines
 → à surveiller-tuer

« épervier de ta faiblesse , domine »

à fleur de fil le merle
:
sculpte une à une des phrases
discontinues
répétant
l'inaudible
à des oreilles sourdes

apnée

[la poésie] paraît-il *n'est pas sexy* . [la poésie] n'est pas *bisounours*
.

impondérable ?

: l'ombre du peuplier – c'est un tilleul –
mousse sur la façade recouvre d'écume
les lames de cuivre
fixées au mur
soleil et coq
chouette et lune

douche raisonnablement écossaise : l'homme invisible
souscrit

baudruche n'étant pas corrigible – quoi ?
: coagulez solvez

veillez à bien
fermer le couvercle
avant de mettre
la machine

en route

pas une mouette loin ou plus bas

mais reliée rabia par sa mélancolie

dégage

blocs parallélépipédiques allongés
plus nombreux plus boîte
qu'il ne faut pour
enfermer chaussures
et gens ?
même si dans l'herbe des voix murmurent

on voit que se poursuit ici l'enlaidissement du monde ,

brin dans le vent broche de lait barrette laiteuse
la bouche ci-devant déportée vers les paquets
de feuilles à terre sous les frênes

le zinc gratte sous les griffes
de
deux merles

un prêtre à la soutane usagée
contemple
les étoiles

l'allée de noyers au-dessous
abrite une rangée de chouettes

vous vous taisez ?

j'écoute encore les paroles
que vous avez dites

le regard porte entre de métaphoriques mains les traits d'un
 un visage avec sous-titres où l'on peut lire aussitôt toutes les
 émotions . comme un sourd sur des lèvres .
 comme une série de lettres de corde
 épaisses couvrant l'étincelle

persévérer altéré dans la lumière dysangélique
et les jambes pleines de croûtes sauter à pieds joints

les loups hurlent avec les loups :
moutons à pattes grêles
les jambes saoules il a fallu sonner
la fin d'une récréation la fin des bucoliques

l'odeur de la forêt , sans nom , manque la pluie ne lave pas
suffisamment les vitres perlées merveilleusement de fausses
larmes

les jambes tatouées de météores la tête posée dans la déclivité
près d'une crotte de chien
 enveloppé d'une veste sale
le relever le laver lui parler
 que faire ?



nurani nous regarde d'un air grave
en appliquant au plus sage la
devise appropriée
– *grand dans les petites choses / au jardin des dahlias* –

la mémoire apporte comme un fumet de feuilles
mortes le dépose et l'arrange
avec soin
les pas d'une bête glissés sur la
masse noircie
vêtus que nous serons d'une robe nouvelle solitude
dont les manches s'attachent dans
le dos

Frédéric Billet / *Ce qu'on laisse derrière soi*





















Philippe Minot / *L'étrécissement des détroits*

Gravides
grenades granulées
gravissent dents langues et palais
engourdis

Au soleil
l'éclat de fleurs sans ombre
aux rougeurs taraudant le désir
du plus vif

Brandes arses
courues de jolies garces
quel brûlis quelle cendre ensemencent
d'ardes landes

Moins un spasme
qu'incessantes mollesses
caresses assoupies assidues
d'heur sans fin

Lait de lune
versé en pluie crémeuse
ruisselé aux haies et verts herbages
pâle ondée

Nous rêvions
– mais nos amours sont lasses –
ici ne s'écrit que le fugace
sur la glace

Plane aux airs
girouette en silence
décide vertiges et adieux
quitte ou double

Prestance
contenance pressante
traversant la place en hâte on passe
au silence

Beau banal
ciel bas sur bas canal
sans éclat pas d'ombre au seul gris nu
sans effets

Goutte à goutte
plusieurs pluvieuses fleurs
écloses sur tes pâleurs dolentes
pleur à pleur

Il se lève
une rancœur rouillée
d'arbres à mouchoirs de fleurs de pleurs
résiliés

Vaste lande
arse brande emblavée
de blonds blés blessée d'amour brûlée
sorcelée

Ventre à l'air
l'écaille bleue encore
l'œil vide et glauque fixe un soleil
qui se meurt

Ne suffirent
ni ombre ni soupir
pour qu'expire sans espoir au noir
son court souffle

Achetés
depuis des ans déjà
vingt stylos du rouge qui corrige
mots en sang

Chaque mot
vaut pour pierre tombale
s'y gravent traces et abandons
abattis

Il s'évente
des souffles en rafales
qui closent la paupière et entrouvrent
toute lèvre

Au vieux parc
silencieux et ombreux
passent crissant d'anciennes silhouettes
s'estompant

Sous le givre
l'arbre effeuillé patiente
racine en terre l'avenir vert
et la tombe

Remembrance
dans la nuit dans la pluie
d'ombres au vent sans nul bruit qui dansent
au noir sombre



Sur ses lèvres
saisir ce flot muet
cumul lent d'écumante perlèche
gel des mots

Le chef mol
captif sous le licol
le pas trébuchant et l'âme chue
où qu'on aille

Un hoquet
dans l'ultime moisson
de ce temps qui si lent s'égrene
vain semeur

A black and white photograph of a plant against a dark, blurred background. The plant has a thin, dark stem that runs diagonally from the bottom left towards the top right. On this stem, there are two star-shaped flowers with long, thin petals, positioned one above the other. Above the top flower is a small, fluffy seed head. The lighting is soft, highlighting the delicate structure of the flowers and the texture of the seed head.

Perle Valens / *Les Insignifiantes* [extraits*]

Elles émergent depuis toujours, depuis le dégel de bleu. Agitées de milliers d'années, elles se contentent d'exister. Naissent, poussent, meurent, prolifèrent, s'espacent, poussent plus loin. Insouciantes. Inconscientes de leur propre évolution. Personne ne sait déceler le début de vie dans l'enchevêtrement des tiges, des efflorescences, le pêle-mêle des ouvertures printanières. L'irrémédiable d'une fermeture de fin de saison.

Personne ne sait leur errance secrète au gré des vents et des semis d'oiseaux ou d'insectes. Personne ne sait vérifier ce tout premier bourgeonnement qui donne le coup d'envoi. Tout ce qui fait de chaque matin le renouvellement du monde. Ce présent invisible aux yeux indifférents. Ces fleurs qui passent inaperçues, ces fleurs de rien. Indénombrables. Innommées du commun. Insignifiantes.

Beautés non reconnues, humbles parmi les humbles, mais allumant des clartés à notre insu, s'illuminant, parées d'un scintillement que nul ne voit, soulignent la terre d'une faille, d'une essence, d'un sursaut. D'une décence. En couvre parfois la roche qui affleure, rongée de mousse, en souligne la minéralité d'une fraîcheur végétale.

Ni exubérance, ni extravagance mais une modestie, une réserve, allure ingrate, revêche, couleur terne, texture rêche, pique ou gratte, exaspère la peau, expire sa photosynthèse, par le vert surtout existe. Par le vert envahit, par sa chair végétale reverdit, son feu flambant neuf brûlant prairies et haies, collines et talus, fossés, bords de route. Se défaussera de son vert sur toute surface. D'un aplatissement ou d'un camaïeu,

sa multitude de verts. Redéfinit un pays monochrome piqué d'êtres microscopiques, ponctué parfois de ces écarts de couleurs qui font les champs fleuris et mellifères.

Ces pans de vie dans les pétales ouverts, dans le pistil envolé, recouvrent chaque heure de chaque jour, débordent chaque étendue géographique et temporelle, d'un millième de seconde, d'un morceau de territoire. Jachère herbeuse ou pâture grasse, lieu de pacage encore pour troupeau autochtone, pour peuple des terres, colonies phytophages, nuées invertébrées, essais pollinisateurs. Un rien pour un tout, partie intégrante, de ce qui fait le monde. De ce qui est soi-même ainsi. Telle quelle.

•

Insignifiance est autre volet de modestie, de discrètes, de silencieusement. Être là, se balançant, s'en contenter, sans chercher à plaire. Elles ne parquent pas. Attendent la première heure pour se délier, s'étoffer.

Ce qui bat le rappel c'est le vent soulevant sans indécence les jupes de pétales ou de feuillages. Aucune joue rosie mais une voltige à ras de terre. Une oscillation lente, un rien.

Trop de soir, pas assez matinale, leur ascension longue durée, leur patience. Allongement d'une rumeur animale, dans l'ombre des pierres, le surgissement d'une tige. Aux points cardinaux, les aigrettes s'envolent sans autre destination que celle indécise, imposée par la direction tourbillonnante du vent.

Le silence se fane dans le bruissement des rafales dans les feuilles. Affronte, fait corps avec les éléments démontés. Marée verte, revenue en vagues. Rien n'affaiblit.

Une existence qui ne se limite pas, qui n'est pas circonscrite par quatre murs, qui n'agence nul toit sinon celui naturel du

ciel, qui ne se dénombre pas en mètres carrés de propriété. Une existence comme un surgissement que rien n'empêche. Et une évolution, une croissance ininterrompue, de monstrueuses excroissances ou une timidité à s'élever mais toujours une transformation que rien ne vient interrompre.

•

Le végétal est affaire de métamorphose. Dans le secret d'une première vie germinative, elles sortent progressivement de leur sommeil. Se débarrassent de leurs enveloppes séminales et renforcent leurs radicules, les affermissent. Sous les téguements de la graine, son manteau, sa vêtue, se dissimule l'embryonnaire devenir, cotylédon charnu et chargé de nourriture, premier nœud vital de la plante.

Gemmule et tigelle bientôt épigées, bientôt sorties de terre. Les bourgeons poussés de l'aisselle du noyau protecteur, simple, glabre, primaire, dessinent l'ébauche de celle à venir. Plantule avant d'être plante.

S'étoffe, se renforce, se ramifie, développe ses feuilles. À limbe ovale, en forme de losange, lancéolées, linéaires, elliptiques, à lobes allongés, folioles, lisses ou épineuses, duveteuses. Grandit encore et s'ouvre, s'épanouit en boutons et fleurs, regroupées en capitules, étalées en panicule, inflorescences en verticille, en grappe, globuleuses. Akènes et graines libérées se ressèmeront ici ou ailleurs, pour germination prochaine, dans le cycle continu de la plante.

La vie souterraine, protégée, s'étoffe, plus vive, plus fertile, en touffes s'allonge et se déploie, réseau racinaire, vertical, ou déployé à l'horizontale, se tresse, se multiplie dans le silence minéral. Se ramifient dessous, comme tiges et feuilles s'étoffent au-dessus. C'est là que se puisent les ressources, l'eau et

les sels minéraux, par les poils absorbants et les tissus racinaires.

Géophytes se maintiennent sous la surface, ne subsistent que par leurs parties souterraines. Rhizomes des prêles, stolons et racine tubérisée de la potentille rampante, bulbes de l'ail des vignes ou du muscari, tubercules de l'avoine à chapelets, drageons du chardon des champs, de la passerage drave.

Hémicryptophytes, dont les bourgeons de renouvellement se trouvent au ras du sol, perdent en hiver toute partie aérienne. Armoise ou rumex crépu se retrouvent ainsi dissimulés. L'enfouissement ne durera-t-il qu'une saison ?

La partie immergée de la plante-iceberg, baignée dans son obscurité tiède. C'est là qu'elle se régénère, qu'elle fait ses réserves. Là est le mystère. Ce qui pousse au-dessus et ce qui pousse dessous, selon mouvement ordonné, une poussée symétrique vers le bas et vers le haut, la bipolarité de la plante, tournée vers la terre et le soleil à la fois pour assurer sa subsistance. Son géotropisme et son héliotropisme. Cette cosmogonie naturelle de la plante.

•

Le ciel s'obscurcit, nuit dans le jour, nuages grevés, lourds avant qu'ils ne crèvent. Atteint de surdité, le végétal attend qu'advienne quelque chose. Ce tremblement se ressent dans le sol, se respire, c'est un rythme ralenti qui s'inspire avant de s'accélérer à la surface des êtres. La peau du monde se hérisse. Celle des adventices se dresse, leur poil retient son souffle.

La pluie fine humidifie les mottes au pied, elle douche, dilue. C'est une opacité par intermittence qui brouille les perceptions. Les plantes la reçoivent sans broncher. Droites encore, que rien n'écrase.



Plus drue, elle tournera la terre sur le gond des pierres. Des flaques se formeront où chaque goutte sera éclaboussure. Sera gifle. La boue remontera à la source, à la sève. L'herbe devenue visqueuse et grise, dense, épaissie, terre soudée, un emplâtre qui la rend croûteuse, craquelée verte sous l'ardoise quand la couche cède et se fendille. Alors, la plante contrainte tente une percée, une évasion. Son centre de gravité se déplace, elle se déplie et penche à nouveau. Se gondole. Au premier rayon séchera, lissera ses feuilles, déplissera ses pétales, défripés reprendront leur forme première. Le soleil nimbera. Les fleurs réinventeront leurs couleurs. Les moins vives se raccrocheront aux reflets des chatoyantes.

•

Moins tapageuses que celles flamboyantes du champ d'en face, les éphémères qui se fripent à peine la pluie, ses premières gouttes de déveine, les belles déjà délavées de leur rouge, déjà saccagées par le deuil du ciel, son dôme sombre, sa chute en bordure, tombé au sol, lessivé.

Ce qui se déverse à l'heure morne, c'est la coulure et le flottement, loin des considérations météorologiques, des discussions humaines, des humeurs maussades et des visages renfrognés. L'eau humidifie plus que les pare-brise perclus de chiures et de mouches ou les abribus en plexiglas translucide. L'eau désaltère l'odeur vive, de vivant, dans l'air. C'est un tressaillement, un frisson.

Après la pluie revient la paix descendue des collines, comme torrents de quiétude, d'un ciel sans bord et sans feux, adouci. Peut-être même un arc-en-ciel, qui baigne multicolore les herbes grises qu'on dit mauvaises.

* Extraits de l'essai poétique et photographique en cours d'écriture en master de création littéraire écopoétique d'Aix-Marseille.









Bartolo Cattaui / *L'os, l'âme* [extraits]
traduction de Philippe Di Meo

Comment vont les choses

Comment vont les choses,
 je te le crache à la figure :
 elles vont mal.
 Même si j'ai perdu l'esprit et la lettre
 de la foi en cette
 sphère que tu connais,
 je suis encore inquiet.
 Les comptes, les mesures, la manière
 qu'a le monde de tourner ne tombent pas justes.
 Je te donne l'exemple des objets
 usés : changeant de visage,
 étrangers à peine parvenus sur ce seuil,
 allusifs et fourbes,
 clignant de l'œil avec d'étranges
 lueurs dans les yeux,
 des missives menaçantes à la main,
 les chaleureux, les amis
 connus de nos appartements,
 avec quelqu'un complotent à mes dépens.
 Et la feuille tombée
 qu'un jour je cueillis du pied et fis mienne
 s'est détachée,
 elle voltige alentour, me reproche
 un corps lourd
 le pas de mon pied.

Bouger un doigt

Un messenger rapporta les événements :
 « Rupture au centre, les ailes se replient ».
 Nous ne demandâmes pas quel centre, quelles ailes,
 les événements nous parvenaient avec retard.
 Depuis longtemps, fleurissent les commerces,
 nous sommes en bons termes avec l'ennemi.
 Parfois le messenger revient
 pour nous rappeler de monotones événements.
 Prêterons-nous main-forte aux milices en déroute ?
 Peut-être bouger un doigt, un seul fil
 pour sauver l'empire.
 Nous, pacifiés,
 si éloignés du lieu de la lutte...

Autocondamnation

Nous ne fûmes ni habiles ni attentifs,
 nous ne vîmes pas les choses, il faisait sombre.
 Une mince lueur fit son apparition,
 c'était le fil de la flamme d'une torche
 ou d'un autre drame qui concerne l'homme.
 Les choses commençaient à s'éclaircir.
 Nous demandâmes des instruments d'urgence,
 chaise, bandeau, un groupe de fusils
 soudains.

Dans notre dos, qu'importe, ce qui compte
 est la porte de sortie pour sauver
 la seule chose aimée, longuement aimée,
 en la dérochant au monde, à la clarté.

Un doute

D'une heure à l'autre
s'ouvrent des cassures,
des pauses, des vides, des interstices
et au sein d'une seule et même heure
des images remontent depuis le fond,
silhouettes que la triste main
caresse chatouille dispose
sur la dure cloison d'en face.
Mais un doute se fait jour.
Qui sont donc les hôtes ?
Eux qui viennent répéter
des paroles perdues
ou nous entrés
dans une autre boîte,
dans un autre horizon.

Bois, fer

Arriva donc le moment de nous jeter
à corps perdu,
bélier *gicleéclats* :
qui secoue brise dégonde arrache.
La tête de fer
qui nous donnait de la force.
Le bois ayant toujours eu
l'étoffe d'une épave.
Par ailleurs, juste est
le dilemme des origines :
gisement de fer,
bois décidé.

La ligne droite

Laisse donc les froides géométries,
les laborieux comptes d'apothicaires.
Si quelque chose te tient à cœur
renseigne-toi sur son compte,
à minuit approche-toi,
mets tes bombes sous lui.
Et ne fuis pas, attends
que l'explosion t'investisse.
Telle est la ligne droite,
le plus court chemin entre deux points.

Des peines

À l'épreuve des faits
il n'y eut pas de quoi se réjouir :
torts, erreurs, lâchetés,
faiblesses du cœur,
folies qui polluèrent l'esprit.
Nous payâmes l'écart cachant
les détails, le montant,
les comptes d'impossible clôture.
Pour les peines, nous voudrions
une ère forte, ouverte, précise
et d'une clarté publique.
Ne plus payer au moyen d'équivalences,
au moyen d'ajustements privés, silencieux,
mais avec des tourments, des tenailles d'un son aigu,
un masque, un pilori, une roue, un bûcher.
Et visible depuis toute la ville,
la corde qui nous tire par le cou.

Hypothèses

Nous avançâmes les hypothèses les meilleures.
Elles ne résistèrent pas,
à l'épreuve des faits,
elles volèrent en éclats.
Nous avançâmes les autres, les pires.
L'esprit est un habile
astucieux acrobate. Il redoute l'abîme, le vide.
Il recolla les morceaux avec du mastic.

Surtout

L'esprit savourait par avance le plaisir d'hiverner
dans nos lieux préférés.
La dépêche nous prit au dépourvu :
nos plus chères, nos plus riches provinces
(habitants fidèles, doux climat,
belle vue sur la mer)
d'un seul coup perdues,
notre nom
arraché et moqué.
Un amour plus fort, un ouragan
avait repoussé les confins sur l'arrière-plan.
Reprendre le fil du discours, penser.
Et surtout,
regarder depuis l'angle le plus inconfortable.
La vue est opaque. Il pleut,
distance, air perturbé.
Ardue clarté est l'humilité.

La torche

Dans le miroir, dans les yeux de nos
papiers secrets,
la torche.
Le mètre, le compas, la balance.
La lumière vacillante de la torche,
la fumée dans les yeux.

En dessous de zéro

En novembre nous passâmes en dessous de zéro.
Le fleuve
avait de jaunes feuilles de platanes et des couleurs
sur lesquelles l'œil souffre : acier, bitume,
celles de la couleuvre
qui glisse le long des rêves vénéneux.
Dans la cabine depuis longtemps submergée (premier
étage de l'hôtel, rue de Tours)
nous passâmes nos tricotés les plus chauds,
mangés de mites.
La seule façon de faire semblant d'être vivant
était de frapper droit au cœur : puis de tirer
la manette oxydée de l'alarme.

* Extraits traduits par Philippe Di Meo de *L'osso, l'anima a cura di Diego Bertelli*, paru chez Editoriale Le Lettere, Florence, 2022.



Pierre Gondran dit Remoux / *Vestigium*



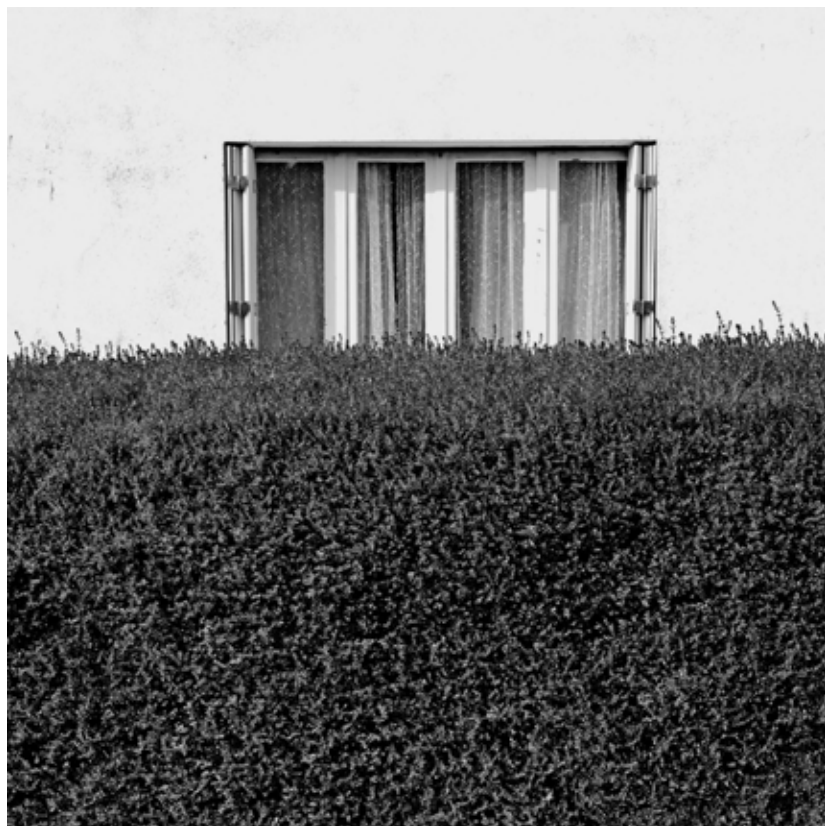














Fabrice Farre / *Le fer dans le bois*

Tu ne veux pas grandir des mots entendus l'autre jour, à dix-heures environ, sur le pont qui enjambe les deux rives. Hier, le silence couvrait le bruit de guerre ; ce soir, on voit les traits de force réelle que masque ta main sur tes yeux fermés. L'eau emporte tout, pensées et meubles, tu te prêtes à cet oubli et grondes avec elle. Toi, sauf moi, tu traverseras le jour comme la pierre de l'arche.

•

Ne bois pas l'eau si elle n'est pas méditée, ne parle pas pour ne rien dire. Tout se prépare pendant le temps restreint qui, parfois, expulse une côte d'Ève ou d'Adam, blesse la rate du remords, ou le cœur un brin mélancolique, au point de rider l'image et d'accentuer la surface. Dans les profondeurs de la vase nage l'or d'un passé gorgé de l'avenir du présent : le malheur n'existe pas vraiment lorsque l'on étanche sa soif.

•

Misère des quartiers, sur les vitres d'usines fermées et noires et fumantes avec l'hiver précoce, dès lors que l'automne fut chassé de son tapis de feuilles claires. L'image fut bien plus réelle au cri de la faim, tandis que l'on cherchait le sucre dans la mie neigeuse du pain. Les membres tremblaient, les ouvriers passaient vibrants, tout couverts du bleu de paresse ; l'offrande ouvrait ses bras, dispersait ses enfants étreints par le vent.

•

Sur le mur d'enceinte, tout en haut de l'île, perçaient quelques oranges à l'insu des grands oiseaux. Le bleu autour découpait la toiture invisible de l'hôpital en ruine, des bouches noires sans fenêtres aspiraient l'air brûlant. Les marches, jusqu'au parvis, se perdaient dans l'herbe jaune, le souhait de cueillir les fruits semblait aussi aisé que de lever le regard, à l'occasion d'une ascension en cet endroit anonyme, dévisagé par le coutumier.

•

Je veux bien verser, me renverser et nourrir les cours,
polir les galets, générer le tourbillon en maître
du destin, oublier qui je suis comme on ne parvient
jamais à saisir le liquide alors que sa place est tenue.
Je veux bien abonder et ne pas suffire, éteindre
le feu ennemi des distances, miroiter en toute
conscience dans la pensée de qui s'arrête avant
de joindre la ligne entraperçue au-dessus de la mer.

•

Elle secoue le drap sur la terrasse,
le repas est terminé, les convives sont loin :
voici les miettes éparpillées au vent.
Le soleil s'attarde, le blanc éclate avec
ses impuretés, bientôt l'hiver fait visage
et les pinces à linge, feuilles vives,
précèdent le linceul ; le bois et le fer
rouillent sur le fil ininterrompu.

•

Nuit de noir – les voyageurs s'agglutinent et se bousculent,
les uns se confondent, les autres se délient, le néon
détache quelques molaires d'ombres, le métro s'enfonce
derrière. Une corde de fer poisse sinue et court sur le mur
carrelé, certaines mains s'arriment tour à tour, rescapées
d'une mare d'urine puante. Pourquoi faut-il interminable-
ment monter pour trouver le salut, arpenter le dos de l'animal
tapi, tout en veillant à ne pas manquer une marche.

•

À l'œillet de suspension se prend la lueur d'une ampoule,
le premier visage se décante, le suivant tout proche
s'enfonce et la silhouette supplémentaire, le dos appuyé
au banc sans oreille, n'en dit pas davantage. À leurs pieds
scintille une cafetière en fer blanc, une tasse brève tire
deux wagons d'ombre, en faïence. Le ciel bon marché
est paisible, on a consommé le breuvage qui invisibilise.
Cette fois, un grand lévrier planté dans le temps les fixe.

•



Les petites maisons de balsa abritent ceux auxquels on pense tout à coup, une nuit sur le sol ferme, devant la table dressée qui attend autant qu'elle espère. Elles gravitent vite, par les orifices elles voient le monde de deux mètres carrés de ma pièce, elles traînent au-dessous du plafond bossu pour une prière parfois irrégulière. Ce sont des maisons ardentes, dans la boîte que j'ouvre pour retarder la saison.

•

La carapace d'acier retient le râle du moteur, on s'affaire sans prière, bras et mains s'agitent à l'unisson, la parole en moins. Enchaînées au devoir, sous la lumière des fenêtres hautes, les blouses rythmiques et bleues, traversées par un rai de poussière dansante, actionnent des roues dont le goût de fonte, mêlé à la salive, est la raison de déglutir. La gueule béante libère de petits trains de cartons prêts pour l'expédition, un tapis rotatif les entraîne. Les machines parlent mieux que quiconque.

•



Florence Vandercoilden / *Manger des animaux*

1

Privilège de vivre dans une maison
où sont plus nombreux que les hommes
les animaux
Je dors avec un animal
qui ronronne trop fort
dans des draps de dentelle
petit problème spéciste
L'animal dans mon lit a seize ans
dans mon assiette huit mois
qui n'a pas vécu sa pleine vie de bête
méga-problème spéciste
Je dors avec un animal
et en mange d'autres
me débrouille mal de cela
car
je vis des animaux
du verbe vivre
mon humanité me vient
de la chair et du miel
du lait et des œufs
je bois le lait je veux le lait
parce qu'il vient de la vache
je veux la chair parce qu'elle vient du billot
pas d'un jus de machine
mon humanité se nourrit d'animalité
mon humanité se nourrit de cette dépendance

humble de cette dépendance
et je suis enfant à votre mamelle
La culture jusqu'à l'orgueil
voudrait m'extraire de la chaîne
m'illusionner sur qui je suis
une bête moi aussi
Manger les animaux
quand ce n'est pas dévoration aveugle
est conscience du noble lien
Animal en te mangeant
je te redonne le droit
de m'appeler ta proie

2

En attendant qu'ils se révèlent
sensibles à leur tour
mangeons des légumes
mais Jalapeño fit un go fast
dans mes boyaux
celui-ci ne me veut pas du bien.

3

Tigrou ?
Tigrou tu es un forestier
sors de ce panier
où t'a placé un excès de colonialisme
rends-toi utile



Et toi vache veux-tu t'ensauvager ?
Toutes
redevenez aurochs
vous qui êtes filles de l'homme
et de l'enflure démiurgique
À toutes
pouvons-nous vous dire
« Allez les vaches vous êtes grandes et désormais émancipées
vivez votre vie loin des étables
séparons-nous bons amis
et vivons en voisins
qui ne s'adressent pas la parole » ?

4

Si je m'en réfère
à la morale de la guerre
c'est rendre hommage
que de manger
d'incorporer
Et de dire un jour
« j'ai bien regalé
comme un topinambour »



Catherine Andrieu / *Ce qui pousse dans le silence* [extraits*]

à Monique Vuillet

C'était une petite fille qui sentait bon l'été.
 Elle avait les joues claires, les yeux pleins d'herbe
 tendre,
 et dans les cheveux, le fouillis du vent.
 Quand elle riait, c'était comme si le ciel s'ouvrait un
 peu plus.
 Elle s'appelait Aurore.
 Mais lui, le chat, ne lui avait jamais donné de nom.
 Il l'appelait "toi",
 du fond de ses prunelles dorées.
 Il n'était pas sauvage.
 Juste distant, comme savent l'être les chats
 quand ils aiment trop.
 Il l'avait vue un matin, accroupie dans l'herbe,
 en train d'écouter une goutte de rosée
 comme on écouterait un secret.
 Elle avait tendu la main — mais pas pour caresser,
 non —
 juste pour être là, dans la lumière.

Alors il s'était approché.

•

Ils devinrent compagnons de silence.
 Il la suivait entre les haies et les ombres,
 elle lui montrait les chemins invisibles,
 ceux que seuls les enfants voient :
 le sentier du ver de terre,
 la course du papillon dans la lumière,
 le frisson de la fougère à minuit.

Un jour, ils trouvèrent ensemble
 une perle d'eau posée sur une pierre.

Elle dit :

- C'est un trésor.

Il ne répondit pas.

Mais il se coucha à côté d'elle,
 et ce fut leur manière de dire oui au monde.

•

Elle lui parlait des choses qu'on ne dit qu'aux chats :
 de la peur la nuit quand la maison fait des bruits
 d'avant,
 du vieux tonton qui marche fort et parle trop fort,
 du chien vert qui vit dans la cave,
 et des rêves,
 les rêves qui glissent sous les paupières avant même
 qu'on dorme.

Il écoutait.

Avec ses yeux.

Avec ses pattes rangées comme des mots.

•

Une fois, elle pleura.

Pas fort.

Juste les larmes qui montent parce que le cœur
 déborde.

Elle avait eu peur qu'il ne revienne pas.

Il était parti deux jours.

Peut-être trois.

Quand il revint, elle ne dit rien.

Elle posa seulement sa joue contre son flanc tiède.
Et il ronronna si longtemps que le monde entier se mit
à vibrer.

•

Il n'y avait pas de promesse.
Juste des présences.
Elle déposait pour lui des pétales cueillis.
Il lui offrait des brindilles, des feuilles froissées,
des choses mortes et belles à la fois.
Un matin, elle lui raconta la mer.

Elle ne l'avait jamais vue.
Mais elle la devinait.
- Ça sent le sel et l'attente, dit-elle.
- Et ça fait du bruit doux quand ça respire.
- Et des coquillages s'en souviennent,
tu entends ?
Elle lui fit écouter un coquillage,
posé entre eux deux comme une oreille d'eau.
Il ferma les yeux.
Et il crut l'entendre, lui aussi.

•

Les saisons passaient.
Elle grandissait.
Lui, il vieillissait en silence.
Il la regardait courir plus loin,
parler un peu plus aux autres.
Et parfois, il restait en retrait,
à l'ombre d'un arbre,

comme un poème qu'on n'ose plus lire.
Mais le soir, elle revenait.
Toujours.
Elle s'asseyait dans l'herbe.
Et sans parler, elle posait la main là où il dormait.

•

Un soir, elle ne vint pas.
Ni le lendemain.
Ni le jour d'après.
La maison restait allumée.
Mais elle,
elle était partie — pour un hôpital,
pour un autre pays où les enfants ne courent pas.
Il l'attendit.
Une semaine.
Un mois.
Une saison.
Puis il partit à son tour.
Peut-être.

•

Quand elle revint — plus pâle, plus grande —
il n'était plus là.
Mais dans le jardin,
au pied d'un rosier,
elle trouva un tas de choses oubliées :
une plume,
une coquille vide,
un morceau de ficelle.
Elle sourit.



Elle se pencha.
Et là, juste là,
une goutte de rosée vibrait encore.
Elle murmura :
- Tu es là.
Et ce fut toute la mer,
toute la tendresse,
toute la vie
qui remonta dans ses yeux.

•

* Extraits de la partie 1 de *Ce qui pousse dans le silence*, éditions Rafael de Surtis, 2025.



Alexandre Poncin / UBAC

Rien de ce qui se passe dans l'enfance n'a de nom.

A.E.

Un enfant a vécu & aimé, au temps où vivre & aimer ne se ramassaient pas dans cette main où le sang cogne ; main régnante et vide, qui aussi bien sépare et rassemble

.

Il y avait la douleur – je l'écarte :
ce n'est pas
ça

.

Rester fidèle
à ce que j'invente

.

J'invente
ma folie

.

Ce monde autre quand j'agis

.

Jour de mes pas

.

Le monde, le dos tourné

.

Les mots pour éloigner, guider mes pas

.

Tous ces mots pour avoir un visage

.

Je t'écris, voilà mon visage

.

Tu vois partout la violence dans ce qui va changer

.

Mais cette violence pour que rien ne change

.

Qui blesse disparaît de la blessure qu'il imprime,
peut prétendre n'avoir pas de corps

.

Qui – immense et hors de moi – me donne un visage
?

Je jouis aussi de ton plaisir à tout nommer

.

Cette vie après toi :

*un cil, dans l'immense
du regard*

*– semblable à la couleur,
à tout visage,*

qui rejoindront

le versant exposé à l'ombre

Dans ce jardin, je n'ai pas besoin de regarder mais d'entendre

Maintenant,

je veux voir

.

*Des pans de nos vies
se détachent,
vont dans l'air
comme des pollens*

*le corps ne les connaît plus
sinon par brusquerie*

*La mort ? Je ne l'ai
rencontrée – aimée que dans les livres*

.

Le figuier

C'est l'après-midi et le soleil
brûle.

Il y a quelque chose en plus
dans l'attente,
j'organise mes journées
pour la voir :

je ne suis pas à ce que je fais.

Je sors du jardin,
quand mon grand-père, après le repas
sommeille.

Derrière la grange il y a un figuier
qu'encerclent des guêpes
qui vrombissent dans l'air.

Les fruits pourrissent au sol, violacés, rouges, fendus,
énormes ; le sucre perle au cœur.

Je vais pieds nus – comme à mon habitude,

reviens démuni
ou presque :

la main gauche, celle où maintenant j'écris,
est piquée, la paume où le sang pulse & enfle, se déforme.

J'ai dit
j'écarte la douleur

,

mais l'intense

?

*J'évoque la sortie du jardin,
mémoire profonde qui
n'a pas le nom de souvenir, ne connaît
pas son nom
d'enfance*

.

Rarement l'on touche
au cœur : on pose la main,
et le toucher intercède.

.

*Je ne regarde pas en arrière
considère un nouvel
amour
car
telle est la pente
naturelle de la perte.*

*Perte est le fruit,
désir posé devant.*

.

*Ici
s'absente le poème :*

*je suis vivant et
nous sommes en été,
mon corps avec le ruisseau
dans le refus de l'opaque.*

.

*L'enfance,
témoin du juste
de ce que j'écris.*

.

*Hors de la maison, il n'y a pas de poche
pour l'intime. Chacun s'en va rejoindre l'oubli,
oh, quelle fête !*

.

*C'est une chance que de naître, d'échapper au
souvenir.*

.

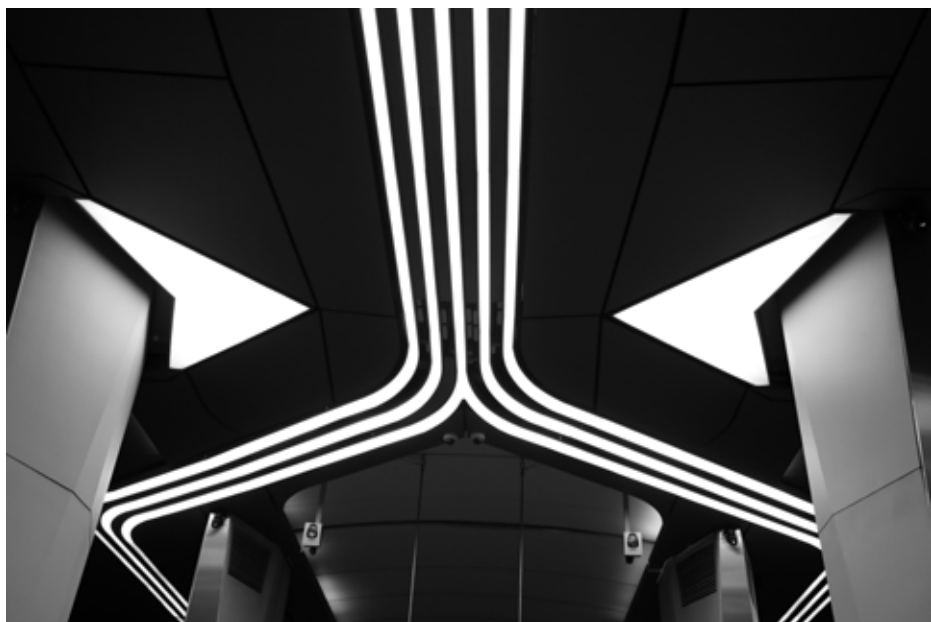
*Ces choses qui ne naissent pas
d'un amour – fête ou malheur,
c'est un cortège !*

Je reviens,

*j'apporte
un panier rempli de figues,
j'apporte l'enfant d'hier, figuré par rien
sinon quelques phrases,
ces fourmis qui marchent
sur les fruits où
perle le sucre.*



Anna Pavlikovskaya / Sous Moscou

















Anne Barbusse / *bateau laboure bleu* [extraits]

ce que cherchait
 durant dix ans
 l'Ulysse aux mille tours
 ce que la mer noie en avril
 lumière sculptée
 ce que le vent lisse de phrases brunes
 (un unique oursin
 rescapé et nos paroles creuses
 et notre corps finissant de vivre)
 – plus aucun poisson dans la mer juste
 les plastiques (lunettes de soleil brosse à dent cuillère
 emballages bouteilles bouchons)
 au loin Zakynthos la brumeuse
 tous les touristes absents

•

traduit du sel
 la longue phrase de la mer
 ponctuation des vagues
 les ferries jaunes partent aux îles du Levant les ferries
 rouges accostent au pays
 Érymanthe enneigé au-dessus
 de Patras la blanche
 Patras aux mille routes quatre-voies construites pour
 départs/arrivées
 Patras dans le printemps et les déchets
 au bord du bitume les grands déchets jetés par les
 hommes jetés
 par les vents de terre

•

sur les plages sauvages
 tous les déchets de plastique
 la mortalité s'achève à coups de cartes de crédit
 suspecte la mer répète sa vague
 à plage déserte roseaux craquent dans les vents
 nager ne délivre pas l'orage
 une réalité aux mains saumâtres
 aucun poisson dans les flaques juste
 la peau du monde nudifié

•

sur terre très plate et limoneuse
 après la ville de béton la banlieue de béton l'urbanité
 sans langue
 cultures maraîchères très vertes
 horizontalité des longues bâches
 on a ouvert toutes les serres que le monde
 ne tombe pas dans l'excès
 alignement de légumes et petit vent d'avril
 peu d'hommes
 avec cagettes de plastique s'affairent près des serres
 très brune la peau des hommes presque noire
 l'un part au soir seul sur le goudron tirant valise à roulettes
 dans la campagne avec valise
 route large et vide
 tenant smartphone à la main au cas où
 migrant sans nom
 fellinien

•

les marginaux se terrent dans cabane illégale
fouillis de plantes herbes broyées
oliviers et la beauté
les marginaux en bord de mer, encore

elle est encore à eux la mer
c'est une géante sans poisson et pleine de ferries
elle se tait tout au bout de la terre
elle a perdu toutes ses voiles
a gagné en débris
déchets vulgaires et parcellaires
la langue industrielle qui laboure le sel
dévalise la vie

•

au soir un chalutier découpe l'horizon
il a dérangé l'espoir
sa grue à l'arrière se détache prête à remonter filets à
ratisser fonds marins
deux rochers pointent hors de la mer facilités
par la grande pliure du couchant
les bateaux ça avance à la fois très vite et très lentement
c'est comme la vie
avec le sel les goélands l'angoisse

•

puisque l'Antiquité est morte
et la démocratie athénienne avec sa bonté et sa
confiance

son vote éperdu
et que les oliviers ont façonné les terres sèches
au tour de la civilisation du pétrole
du bitume du béton et de l'inconscience
de s'écrouler sous le squelette de ciment
alors que des corbeaux croassent noirs et sous-jacents
cela s'effondre à coups de slogans publicitaires
tandis que nous tâchons de vivre
brûlés et consentants

•

ne restent que
blocs épars
tombés
un jeu d'enfant à remonter
sauf que les légos ne s'emboîtent pas si facilement
(et le logos est mort)
et les touristes
que voient-ils que comprennent-ils
en mauvais anglais
au loin moteur d'appareils électriques
un gardien siffle
les oiseaux continuent
pourquoi les hommes pourquoi les femmes aiment-ils
déambuler parmi les ruines
se sentent-ils plus forts
de participer d'une autre civilisation pas encore ruinée
ou juste nostalgie

•

que seront
les vestiges archéologiques de notre civilisation du carbone
blocs de béton torsadés de ferrailles
empilements de plastiques défaits
supermarchés tombés sur eux-mêmes (ou leur superbe)
et les routes
les longues langues de bitume quadrillant les mondes
désensorcelées
combien paiera-t-on à l'entrée pour visiter les vestiges
d'un centre commercial ou d'un aqualand
que les mers auront
engloutis

•

qui des moteurs ou des oiseaux
les voix des guides en anglais se font abstraites
ailleurs on continue les fouilles de briques romaines
matin lourd et frais
on persévère le silence on accumule
les blocs sans nom
la vivante aberration de la ruine

•

blocs olympiques
avant la crise JO de 2004
l'Allemagne et ses archéologues
ont remonté une colonne
une seule
panneau explicatif à l'appui
une odeur de sécheresse humide monte de la terre

pleine d'épines
les pins savent
après ce sera la guerre économique/politique
l'Allemagne s'agrippera aux chiffres
la Grèce n'est qu'une Antiquité sous-jacente
un peuple asservi par le capitalisme vainqueur
pour quelque temps et condescendant
après ce sera colonnes de Zeus en vrac

•

il n'y a plus personne pour aimer le monde
juste des touristes passifs
armés de technologie et cernés de défaites
n'y comprennent rien
singent l'admiration
shoot the world
photographient les restes

les arbres de Judée dégainent leurs fleurs mauves
calligraphient les spectacles
les gros oliviers muets comme aux abois
les hommes passent les femmes passent et les enfants

champs de ruines
apogée de la déconstruction
structure en perdition
la civilisation suivante a oublié
qu'aux JO à côté des athlètes parlaient des philosophes
mais le matin dégainé ses oiseaux
pour la foi

•

Hermès tient Dionysos sur son bras
bébé fluët au corps d'homme parfait
bouts de statue (oreilles nez sexes)
taureau (mimésis immortelle croit-on)
après il n'est jamais trop tard
pour fabriquer petits ustensiles du quotidien petites
lampes
et être patiemment humains
tandis que les dieux

•

là où Télémaque a rencontré Nestor pour demander des
nouvelles de son père
là où les GPS se perdent
sur la côte la plus sud du Péloponnèse
contre un tumulus ras de terre
les archéologues fouillent
mettent petites étiquettes blanches
sur amas de pierres disparates
puis on entre dans la tombe
humidité de terre morte de terre
emplie de morts en Messénie d'avril
on a emporté les fibules et le squelette du bœuf sacrifié
de l'eau suinte
la parfaite architecture des pierres-cônes défie toute
disparition programmée
de l'eau croupit au sol
ne pas glisser
sur les moisissures éteintes et sur la mort
déjà ancienne

vidée
de tout corps de tous restes humains
pure la mort
mycénienne

•

de l'autre côté
sous l'œil de Zeus
Pélops conquiert sa fille et tout le Péloponnèse
à l'issue d'un combat de char
n'est autre qu'une guerre
déguisée en pacification
un homme l'emporte sur un autre homme
et tout l'avenir d'une terre en dépend

•

ils ne disaient que les mots des vivants
les chiens en laisse attendaient
les douaniers fouaillaient les voitures pleines d'oranges
amères
le soleil avait des mots de géant
entre salons et moquettes silencieuses
sur le pont bleu avec le vent et les chaises de plastique
piscine vide filets de protection
haut-parleurs aux voix incompréhensibles
sourdes comme les moteurs
le fuel parcourt les mers Ulysse a perdu
ses voiles

[...]



Adèle Nègre / *Petite Beauté* [extraits*]

Soudain rendus au bleu
dispersé dans le regain des bermes
comme un revers

comme au travers de trous dans la couleur rendue aux bermes

le bleu lavé du ciel
plus frais
passé dans ces capitules de fleurs [chicorée]

paysage versant

au passage devant ces bermes trouées de ciel ligulé
en roulant vers un autre

Elle qui s'ébroue
en brun-pourpre, des épis comme des chandeliers
plantés au milieu des braises, elle brune et froide
et non totalement consumée

brune

brune

[brunelle commune]

si tu m'aimes combustion lente

Une jeune femelle sansonnet
gît dans l'herbe près du chat
privé de proie et privé de jeu :
la défection l'offense autant qu'injure

Fais ta prière (lentement, aussi)
alors que celle-ci chaque soir invite à sa coupe
pour y réaliser le temps – le temps d'une éclosion – [onagre
→ bisannuelle]

c'est là qu'elle revient sans cesse.

Vision de ma Petite Beauté couchée dans les scabieuses.
Vision d'une *écaille de tortue* dans les marguerites,
elle, grandie dans les brunelles, les marjolaines, les millepertuis
→ perforés.

Vision de son innocence dans l'innocence d'un pré versant
son semis mémoriel. De plantain à jaccée remontant l'allée
allant par l'allée toujours plus loin jusqu'aux onagres.

Soufre est la couleur de sa coupe
pleine comme la lune
avec les noctuelles pour satellites.
Le sphinx en rabat la lumière par intermittence

Sa flamboyance à l'heure monastique,
la belle pénombre d'un souffle long allonge la hampe,
dont le flambeau montre le chemin.
Trouve-moi cachée dans le silence

À revoir sans cesse ma petite, noire comme la nuit
remonter la nuit – comme les phalènes à la livrée mimétique,
morphe clair sur l'écorce claire des bouleaux, morphe brun
→ *carbonaria*

sur l'écorce noire – je la sais invulnérable.
À la voir ainsi, bringée dans l'herbe piquée de trèfle fanés,
→ de brunelles roussies

à la voir,
la revoir

Lignes floues d'épilobes en épi
flopées d'épilobes ondoyants sous la glissière de sécurité
sans contredire la rigidité de la rampe
moirent de rose-pourpre la fin du chemin

Envolée d'épilobes, mon cœur
ne se sent plus. *mon cœur soulève-toi*

Elle est là, couchée en surimpression, mais trop pesante
→ pour un cœur léger

(ou trop légère pour un cœur lourd ?)
Sur les épis,
à coté des fleurs, les capsules linéaires
disséminent leur duvet papillonnant

Et voici le tapage d'oisillons plus ravageurs de silence.
Un tumulte virevoltant. [clématite vigne-blanche]

Plus rose que rose, l'épilobe scelle la fin de partie.
Ma Petite Beauté s'inscrit tendrement dans le mouvement

Là, stylite, elle scrutait l'agitation dans l'herbe. Là,
elle présidait la révolution de l'Argus bleu
au-dessus d'un cercle folâtre de têtes roses [trèfle des prés],
roses parmi les écheveaux lâches et les cent minuscules yeux
→ jaunes [luzerne lupuline]

Des yeux regardent l'envers des choses.
Qui oserait entrer dans la danse ?

Au rose et jaune fox-trot des fabacées Entrez, voyez comme
→ on danse :
elle entraît sans réticence

Grande ortie bien visible au fond des fossés
sommités inclinées vers le collet comme un retour volontaire
vers le pied, est-ce un repli ? côtoie la belle froncée,
l'oxalique, qui offre en primeur sa couleur
mais ne pourra rien contre la défaite pressentie [patience crépue,
→ oseille crépue]

ma Petite Beauté comme cette patience était couronnée
de rouille, et comme elle, regardait déchoir son empire
avec un sourire de confiance

Dans l'herbe chatoie son œil roux :
un détail dans la permanence alternative du vert, comme
un courant

Regarde tomber le jour ou bien suis les jalons
que font, de loin en loin, les tiges grêles – noires
à contre-jour –

grandes, grêles et tragiques, des pleurantes dans le couchant
→ [molène Bouillon blanc]
et torsos parfois (mèche déviée, fuyant la mémoire et la poix ?)

pleure avec elles

elle savait furtif le chemin entre les molènes
feutré le limbe au-dessus
(se faufile encore son ombre dans leur ombre argentée)

La hampe en bordure contorsionne le reste de lumière

Tourne ça comme tu veux

.

Repose-toi dans le bleu pointé-ponctué
bleu à bleu lavé (mais pas fleur bleue)
disséminé sur les bermes
un semis de chicorée craquelle la porcelaine du
→ silence
souvent d'autres termes
(à dire dans ses intervalles)
d'autres fins déniées (à toutes fins
→ utiles)

(je sais où la chercher)

ainsi elle revient comme ils et elles reviennent,
ma Petite Beauté dans les molènes
ma Petite Beauté dans les onagres couchée
et les chrysanthèmes

la nuit l'herbe des bermes scintille
la rosée fleurit

.

Reliefs de l'été :
nous passions par là où sont trèfle et luzerne scabieuse jacée
berce aujourd'hui encore dont les feuilles dessinent des côtes

sa fleur explose sans bruit près de mon littoral
en limite d'eaux troublées par la vision partout surexposée
de ma Petite Beauté

par ailleurs défaillante

par ailleurs

et moi ici stoppée dans le dessin de ma paix paisible pâture
(paissance sur le lieu commun de la route communale)

manquante au rendez-vous
automnal comme un délassement de quel droit
→ j'y reviens toujours
de quel droit s'arroger les espaces ? – du bon droit de l'usage
ou de la nécessité ?
– du bon droit de l'inclination ?

Elle peut être partout rudérale comme elles toutes

.

Comme est partout la grande marguerite
au balancement bref – l'amplitude est dans le consentement,
l'épaulement des trèfles contrebut le vertige –

le blanc pur du capitule couronne la rouille
qui s'étend du pré au front des forêts
elle qui précède le noir

et sur la berme
les fosses et les talus
prévient les hampes de l'oseille et la petite brunelle
joue avec moi au dernier soleil

Des astres frivoles – mieux dire légers car ils ajoutent tant
à notre connaissance –

points mobiles dans ma conscience du changement, tournent
comme des rouelles

(elle était enroulée sur elle-même dans le jardin aux
→ aromates.

Elle respirait doucement ; tout son pelage sentait la népète et le
romarin. Puis vers le roncier du fond partait chasser)

.

Une berce commune aux limbes larges comme des berceaux
découpe l'horizon partiellement masqué,
partiellement ciel (*parcielementiel*), espace incurvé par ses lignes
→ courbes

qui l'enlacent.

Un frisson dans l'herbe, une oscillation de berce
enchevêtrent les lignes de la très haute charpente anthropique.

(C'est que je teste la couche d'herbe
car je suis ma Petite sur ses erres refroidies, dans ses nids qui se
→ délaçant.

Les ombelles étoilent dans le ciel.)

.

Haie de candélabres frêles et austères
tout éteints car temps gris – la solennité du gris,
l'accord hautain juste en lisière de bosquet – [lampsane commune]

une sourcilleuse, qui ne désespère pas du soleil
et qui réserve sa floraison

fleurons resserrés comme en berne *je n'en demandais pas tant*

je porte ma Petite assez haut dans le regard
(je devrais dire : mes yeux empreints d'elle)
Je m'adosse à la haie qui s'efface

.

Vert sur vert dans l'ombre verte
le vert de l'ortie une humilité qui touche
– vouée à la révérence –

Passant l'accotement elle s'associe à l'herbe
elle s'associe aux ornières, noires comme le miroir
où je la vois, ma Petite bringée, sur l'ombre de la lisière

L'ortie frétille dans l'eau, ses pointes à bout touchant
vers l'œil inquisiteur ne percent rien

cherchant la couleur il rejoint là-bas
un îlot d'épilobes cursives après la coupe claire
(l'œil flaire ces choses-là, la reprise)

.

Pourquoi ne pas se fier à celle-ci ?
À défaut de déplacer les montagnes
elle fissure l'imprenable et s'y tient, très haute vigie à l'affût
ou bien, dans les mailles de l'asphalte infiltrée
elle ose une fleur solaire [piloselle, épervière piloselle]
alors on la voit mieux qu'une mire,
elle qui semblait postée là pour voir.
Avec cette façon de briller qui me rappelle ma Petite.

Une invincible qui me dit *regarde*
posée sur l'aire aride (et je crois voir)
comme n'importe quel oiseau de proie :
je crois voir un soleil quand c'est l'endurance,
la fermeté. La stratégie des stolons.
Je la vois en face. J'envie sa discipline.

Ne te résous pas.
Je continue à voir caracoler ma Petite Beauté

.

(si je roule, tu roules
si je longe des lisières, nous longeons des lisières, des haies,
→ des prés, des champs,
j'avale des parallèles,
j'arpente les bermes qui sont des espaces neutralisés
pour notre confort de rouleurs –
avant-première-ligne d'un autre monde, végétal et animal
non investie par nous mais prise sur le vôtre : nous ne doutons pas
d'y être maîtres quand bien même il ne nous intéresse pas ;
nous y déposons nos trophées routiers (quand nous assumons
→ nos trophées). Entre ces lignes
ils restent à pourrir. Des charognes qu'on déplore
et *jusques à quand ?*)

.

Jusques au bout du temps
là, *comme une fleur [à] s'épanouir*
à se déployer – une fleur parmi les fleurs –

est ce faon outré, renversé dans les chicorées
pattes raidies réunies en faisceau.
Aucune berce pour ombrer la charogne
mais le capitule matinal dans le pelage brun.

Là comme un rocher éboulé
ce ragot dans les orties, ou le blaireau recroquevillé.

La grandeur effarante de ces corps – moi éblouie comme eux
l'ont été à coup sûr, pris dans les phares –
s'amenuise d'heure en heure

leur beauté tragique s'altère.

Mais toi tu n'auras pas eu le temps

* Poèmes extraits du manuscrit en cours, *Recyclages (bermes et berges)*

fibres / en tressages continus

fibres est le nom d'une collection de petits livres-objets imaginée et portée par Jean-Marc Barrier et Nicole Mignucci.

Le livre, de petit format, repose sur un principe de pliage qui propose une double entrée. La première, assez classique, offre sur six pages la lecture linéaire d'un texte (poème ou prose), mais, tournant ces pages, on devine simultanément, dissimulés dans leurs plis, la présence de fragments d'images.

En soulevant les feuillets du cahier, on découvre alors, reproduite sur la totalité du support, une image (photographie, gravure ou peinture). Recto verso (ou pile et face), le texte est ainsi couché sur l'image et l'image sous le texte (et vice versa une fois l'objet déplié), l'un et l'autre étant liés tout en étant autonomes. Ce dialogue subtil, tissé sur les fibres du papier, joue des ruptures de plans et des changements d'échelles. Dépliée puis repliée, la page redevient livre et le texte acquiert dès lors une autre respiration, sinon une nouvelle signification.

Ce n'est pas
la lampe du désordre
ni la torche de nos aurores transformées en bonsoirs
ce n'est pas l'irradiation du mot amour dans ta bouche
ce n'est pas une expo de photos
(enfin je crois)

ça a la placidité d'un drap de chanvre
presque terne entre vie et mort
déployé très doux

pulpe des doigts

n'oublie

Dans ce passage de *comme elle, je frissonne* d'Isabelle Alentour, par exemple, l'écho direct aux silhouettes évanescentes de mains superposées dans la photographie figurant au verso est patent : le désir et l'effacement se confondent dans l'intensité alentie du noir.

Ici, comme dans les autres livres, le rapport étroit entre ces deux écritures, l'une stimulant l'autre, l'autre y répondant en retour, correspond précisément à ce que dit, entre autres, la note d'intention de cette belle collection : *Comme les fibres, destinées à la reliance et à l'expression d'une vitalité, les petits livres de la collection nouent mots et images dans un même mouvement, pour dessiner l'arbre de nos étonnements, le muscle de nos émotions. Et rien de ce qui est humain ne leur est étranger.*



Photographies de Yohann Teyssier-Verger

Cette collection est une proposition du Fonds de Dotation D&D qui porte d'autres projets de publication (www.fondsdotation-dd.org)

Perle Valens vit au cœur d'une Provence d'adoption. Elle écrit, photographie et pratique aussi diverses activités artistiques qui nourrissent l'écriture. Lauréate du prix de la Nouvelle érotique en 2021 avec *Toucher à la hache* (Au diable vauvert), elle est également l'auteure d'un livre de photographies, *Que jeunesse se passe* (Éditions Jacques Flament) et d'un premier recueil personnel, *ceux qui m'aiment* (Éditions Tarmac), d'un recueil de nouvelles intitulé *Faïms* (Christophe Chomant éditeur, 2024). Vient de paraître *Peggy M.*, (Éditions La place, 2024).

Cyrille Guilbert est né en 1973 à Boulogne-sur-Mer, il enseigne les lettres en lycée, près de Lille. Il a contribué à différentes revues : "Arpa", "Remue.net", "Les Hommes sans épaules", "Terre à ciel" (textes et entretien), "Recours au poème", "L'Intranquille". Il a notamment publié des romans aux éditions Les Perséides : *L'Obscurité* (2007), *La Sorcière de Templeuve* (2012), *Le Verre des parois* (2014) et de la poésie : *Le Lieu dénudé*, Librairie-Galerie Racine (2019).

Pierre Gondran dit Remoux est né à Limoges en 1970. Ingénieur agronome de formation, ce parisien d'adoption n'a pas oublié l'étang limousin de l'enfance et vit entouré d'animaux, d'aquariums et de plantes, comme autant de compagnons nécessaires pour traverser la ville. Ouvrages récents : *Petite lithologie amoureuse* (Éditions des Petites Allées, 2023), *Les arbres indéfendables* (Éditions du Pas de l'Homme, 2023), *Quelques bois* (Éditions PhB, 2024), *Banc* (Éditions Aux cailloux des jardins, 2024), *Faire jardin* (Éditions unicité, 2024).

Frédéric Billet est né à Paris avant d'émigrer rapidement en Île-de-France. Il s'est lancé depuis près de deux décennies dans une tentative d'enluminer la banalité de sa vie par une pratique hasardeuse de la photographie ordinaire, assortie de la rédaction de légendes confondantes d'une profondeur abyssale dans laquelle il se noie régulièrement. Son cercle de fidèles admirateurs atteint désormais une dizaine d'individus, dont certains particulièrement lumineux, ce qui justifie sans doute la poursuite de l'expérience. Ses photographies ont notamment été publiées dans "margelles" et accompagnent les poèmes de Lou Raoul (*les labourables*, Bruno Guattari Éditeur, 2021).

Alexandre Poncin. Plusieurs de ses poèmes sont parus, notamment dans les revues "Cairns", "Traction-Brabant", "Lichen", "L'ours dansant", "Hélas !", "L'Oupoli", "Nouveaux Délits", "La page blanche", "margelles". Il a publié *Le Malaise et l'Échappée* (5 sens Éditions, 2022) et *Circonstances des saisons* (chez le même éditeur, 2023). Il est rédacteur et membre du comité de lecture des éditions La page blanche.

Philippe Minot, né à Fribourg-en-Brisgau (R.F.A.) en 1965. Enfance à Montpellier, Metz, Versailles et entrée dans la vie à Paris puis Lyon. Études à Paris VII-Jussieu puis à Lyon II-Lumière : D.E.A. de littérature comparée en 1989. Enseignant de français à Reims. Plusieurs publications en revue ("Traction-Brabant", "AaOo", "Commè en poésie", "Décharge", "POESIE/PREMIERE", "La Page Blanche", "Le Nouveau Décaméron"...

Fabrice Farre est né en 1966, à Saint-Etienne. De nombreuses revues, françaises et étrangères, ont accueilli ses textes, telles que "Mot à Maux", "La Piscine", "T-B", "Catastrophes", "Traversées", "Osiris", "Arpa", "Place de la Sorbonne", "margelles", "Revue Alsacienne de Littérature". Il a récemment publié *Avant d'apparaître*, (Éditions unicité), *Implore* et *Des équilibres* (Bruno Guattari Éditeur) et *Sauf* (Éditions du Cygne).

Pierre Drogi est né en 1961, à Metz. Poète, essayiste et traducteur (principalement du roumain et de l'allemand). Comme poète il a publié neuf livres, en dehors des livres d'artiste, dont : *Afra / vrai corps* (Le clou dans le fer, 2010), *Levées*, (Atelier de l'Agneau, 2010), *Animales* (Le clou dans le fer, 2013), *Le chansonnier* (La Lettre volée, 2014), *Ombre attachée – Anémomachia*, et *Ombre attachée – À bouche sanglante* (LansKine, 2016). Parmi des essais : *Métamorphoses* (Éditions du Pommier, 2008), *Du sein de la fiction* (Passage d'encre, 2015), *Fiction : la portée non mesurée de la parole*. Sept essais (Passage d'encre, 2016).

Bartolo Cattafi (Barcellona Pozzo Di Gotto, 1922 – Milan, 1979) est un poète imagiste italien isolé. Dans les parages de Lucrèce, il fonde sa poésie sur une conception atomiste de l'univers. Son œuvre est tout à la fois crue, cruelle et sensuelle. Comme chez Pasolini, une « vitalité désespérée » agit, de sorte qu'une énergie stylistique peu commune irrigue cette œuvre. Ses thèmes de prédilection sont le voyage, le *clinamen*, la métamorphose. Traductions françaises de Philippe Di Meo : *L'Alouette d'octobre* (L'Atelier La Feugraie Éditeur, 2010), *Mars et ses idées* (Éditions Héros-Limite, 2014).

Philippe Di Meo est poète, essayiste et traducteur. On lui doit ainsi de nombreux essais de littérature française et étrangère, notamment sur Andrea Zanzotto, Giorgio Caproni, Carlo Emilio Gadda... Il collabore à de nombreuses revues et sites dont : "Le Magazine littéraire", "La Quinzaine littéraire", "Art press", "la NRF", "Critique", "L'Infini", "Il Particolare", "CCP", "L'Étrangère", "Sitaudis", "Poesibao". Il a récemment publié un recueil de poèmes *Enjambées* (Bruno Guattari Éditeur, 2024) et *Pier Paolo Pasolini, poète et écrivain, de la pulsion de régression à la crise de la représentation* (La Lettre volée, 2023).

Anna Pavlikovskaya est née à Volgograd. Études polytechniques et obtention d'un diplôme des Relations internationales. Après différents emplois et de nombreux voyages à travers le monde, elle se découvre une passion pour la photographie et devient, en 2019, photographe professionnelle. Elle a participé à quelques expositions collectives et personnelles entre 2020 et 2022 (Galerie Hambly & Hambly at Dunbar House, Royaume-Uni) et une en 2024 (Galerie Hidden Place, Moscou). Elle collabore au magazine ArtsixMic (France, Paris). Elle est également co-autrice de poèmes publiés en collaboration avec le photographe Pierre Gély-Fort et le poète-photographe Cédric Merland.

Catherine Andrieu est née à Metz en 1978, elle vit à Royan. Peintre plasticienne et poète, elle est titulaire d'une maîtrise de philosophie. Après un essai sur Spinoza écrit en 2002 et publié en 2009, elle s'oriente vers le récit, le théâtre et la poésie afin de retrouver la spontanéité de l'écriture. Récits et recueils, principalement aux éditions Rafaël de Surtis, au Petit Pavé, aux éditions V. Rougier, aux éditions numériques L'Altérité et dans la RALM. A reçu Le Prix international Poésie de l'Académie Claudine de Tencin 2024 pour son livre *Amour, & jeux d'ombre* (Éditions Rafaël de Surtis, 2022).

Adèle Nègre vit en Franche-Comté, à la campagne, écrit et photographie. Elle a notamment collaboré aux revues "Babel Heureuse", "margelles", "L'étrangère", "Sarrazine". Elle a publié aux Éditions pré#carré *La robe* (2018), et chez Bruno Guattari Éditeur, cinq recueils ainsi qu'un triptyque de cahiers de photographie. Trois publications numériques figurent dans la collection < le trombone >. Elle a également réalisé des livres d'artistes aux Éditions Æncrages & Co (2021/2024) et chez Les Lieux Dits Éditions (2022). Plusieurs de ses contributions photographiques sont présentes dans différents ouvrages dont *À moins que Marseille* de Anne Barbusse (Éditions milagro, 2025).

Anne Barbusse est née en 1969. Elle a traduit l'œuvre inconnue en France de Takis Kalonaros (*Du bonheur d'être grec*) et des poètes grecs contemporains, dont Yorgos Stergiopoulos (*Exil à la Naissance* Coll. Dialogues, Bruno Guattari Éditeur, 2025). Elle a notamment participé à différentes revues dont "Arpa", "Le capital des mots", "Traction-Brabant", "Comme en poésie", "Cabaret", "Mot à maux", "les hommes sans épaules", "margelles" ... Elle a publié, depuis 2020, 14 recueils dont *À Petros, crise grecque* (Bruno Guattari Éditeur, 2022) et, récemment, *À moins que Marseille* (Éditions milagro, 2025).

Florence Vandercoilden est née en Haute-Savoie dans l'entre-deux-lacs. Agrégée de Lettres, elle enseigne près de Lyon où elle participe parfois à des scènes poétiques. Depuis 2006, elle a publié dans les revues "Verso" et "Lichen", "margelles" ... Elle a publié *À ce poème animal sale*, chez Bruno Guattari Éditeur (2024) où un second recueil est à paraître prochainement.



Commander / Consulter

Les numéros imprimés de *margelles* – à l'exception de ceux déjà épuisés – sont disponibles à l'achat sur le site de la maison d'édition.

Les versions numériques sont en téléchargement gratuit.

S'abonner

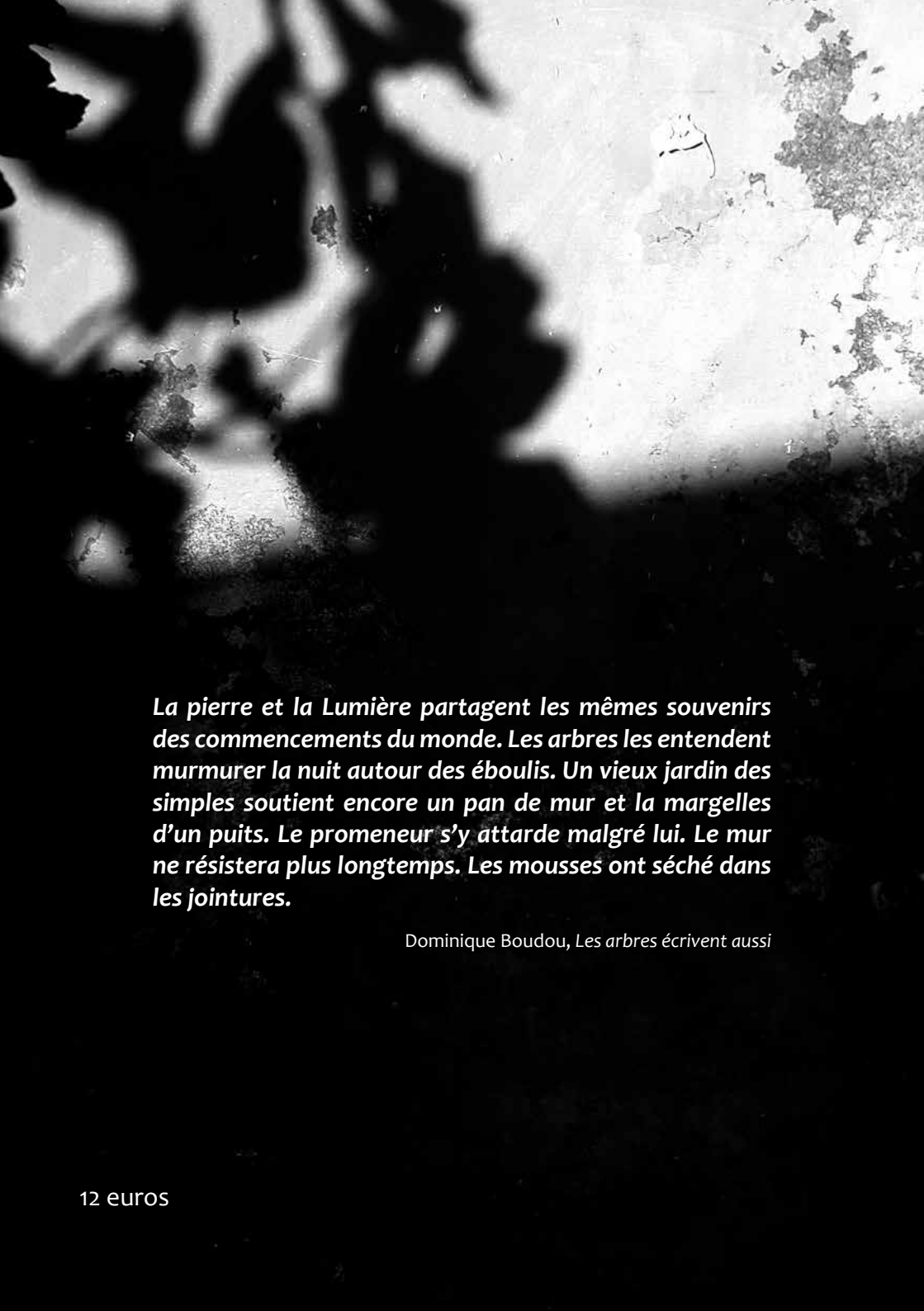
L'abonnement comprend 4 numéros de *margelles* que vous recevrez au fil des livraisons saisonnières.

Pour 1 an / 4 numéros > 40 euros, franco de port

Les abonnés recevront gratuitement, dès le premier envoi, l'un des numéros précédents encore présents dans notre catalogue ou l'un de nos cahiers [appareil] encore disponibles.

Vous pouvez commander ou vous abonner à *margelles*

- sur notre site (règlement sécurisé par C.B.)
> www.brunoguattariediteur.fr
- par courriel, précisant la formule souhaitée ainsi que vos coordonnées postales pour l'expédition (règlement par chèque).
> brunoguattariediteur@gmail.com



*La pierre et la Lumière partagent les mêmes souvenirs
des commencements du monde. Les arbres les entendent
murmurer la nuit autour des éboulis. Un vieux jardin des
simples soutient encore un pan de mur et la margelles
d'un puits. Le promeneur s'y attarde malgré lui. Le mur
ne résistera plus longtemps. Les mousses ont séché dans
les jointures.*

Dominique Boudou, *Les arbres écrivent aussi*